

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Canal, New Orleans, La.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (Du 12 avril 1912) and Temperature (Fahrenheit/Centigrade).

L'ABELLE DE DEMAIN. SOMMAIRE.

- List of articles for the next issue: La Bonne Aventure, Papillon, L'Expatriée, Le Marchand d'Oranges, Blanc, Le Disparu, Aménités Postales, Premiers Jours de Printemps, Cuisine, Le Clou Rouge, Mondanités, Chiffons, L'actualité, etc.

L'Italie, la Turquie et l'Europe.

La Turquie a rejeté les propositions de l'Italie et la guerre va continuer. Cette solution était prévue et ne saurait causer aucune surprise.

ment les puissances pourraient exercer une pression sur la Turquie pour l'obliger à conclure la paix ?

La médiation était donc certainement destinée à échouer, d'autant plus que, si l'on excepte la Russie, les autres grandes puissances qui toutes possèdent dans l'empire ottoman des intérêts considérables n'éprouvent aucune envie d'indisposer la Turquie en la contraignant à subir les conditions de l'Italie.

L'attitude de la Russie dans le présent conflit est très énigmatique et elle donne lieu à toute sorte de suppositions. A défaut d'un traité en règle, quelques-uns se demandent si la Russie et l'Italie ne sont pas en train de négocier un accord momentané pour une action parallèle et simultanée contre la Turquie. C'est la version qui a cours en ce moment dans un grand nombre de journaux européens.

La Russie ne pourrait procéder à une action navale et militaire contre l'empire ottoman qu'en déclarant la guerre à la Turquie, et il suffit d'émettre cette hypothèse pour en montrer toute la gravité et aussi l'invéraisemblance. Comment l'Allemagne et l'Autriche d'une part, la France et l'Angleterre de l'autre, envisageraient-elles la conclusion d'un accord de ce genre entre l'Italie et la Russie, accord destiné à modifier sensiblement le statu quo en Orient et à renverser l'équilibre actuel entre les puissances ?

Cette autre supposition écartée, au moins jusqu'à nouvel ordre, il n'en est pas moins vrai que la situation internationale apparaît depuis quelque temps singulièrement trouble et confuse. On a comme l'impression que les deux grands groupements de puissances qui se partagent l'Europe sont en train de craquer et que si la situation actuelle doit se prolonger, nous verrons peut-être se former de nouvelles "constellations" politiques.

Aussi, pendant que certains journaux parlent d'une entente austro-russe, des dépêches de Saint-Petersbourg aux journaux italiens annoncent, au contraire, que la Russie serait en train de concentrer des troupes sur la frontière autrichienne. Alléguant l'existence d'un traité entre l'Italie et la Russie qui est, au contraire, dans les cercles compétents non moins catégoriquement démenti. Tous les jours, on lance dans le public quelque nouvelle sensationnelle sur l'action présumée de l'une ou l'autre des grandes puissances.

Pendant ce temps les points noirs s'accumulent à l'horizon européen ; les rapports se font toujours plus tendus entre la France et l'Espagne. Le discours de M. Winston Churchill est venu révéler à néant l'espérance d'un rapprochement entre l'Allemagne et l'Angleterre. La guerre italo-turque en se prolongeant laisse la porte ouverte à toutes les complications. Les nationalités balkaniques s'agitent. Un gouvernement révolutionnaire s'installe dans l'île de Crète. L'Italie de son côté prépare une action décisive contre la Turquie.

Depuis l'année 1870, de simple témoin, on n'avait pas vu encore l'inséquer un printemps politique si orageux et si plein de menaces de toute sorte. On dirait que la liquidation définitive des nombreux problèmes qui depuis trente ou quarante ans tiennent l'Europe en suspens et pèsent sur elle est sur le point de commencer.

Une seule chose encore nous rassure au milieu de cette trépidation universelle, c'est que les chefs d'Etat qui ont conscience de leur devoir et de leurs responsabilités s'efforcent d'éloigner le spectre de la guerre.

LE COURRIER DE LYON.

Le "Temps" résume la fameuse affaire du courrier de Lyon, qui se passa sur cette même route de Montgeron à Melun, dont les bandits en automobile viennent de rafraîchir la sinistre célébrité. Le 27 avril 1906, à cinq heures du soir, une voiture de courrier quittait la cour de l'hôtel du Plat d'Etain, rue Saint-Martin, à Paris. Elle devait, par la grande route de Lyon, apporter sept millions en assignats à l'armée d'Italie. Par une inconcevable témérité, la voiture — un fourgon d'acier à deux roues recouvert d'une bâche de cuir et traîné par trois chevaux — n'avait pas d'autre garde qu'un courrier, nommé Excoffon, et un postillon. Le courrier pouvait prendre des voyageurs. Ce jour-là, il n'y en eut qu'un, nommé Pierre Laborde, se disant marchand de vins à la Tour-du-Pin. Il prit place dans la voiture, auprès d'Excoffon, avec qui il avait diné.

Le courrier partit de Paris, s'engagea sur la route de Ville-neuve Saint-Georges, qui gagne Melun en ligne droite, par Montgeron, la forêt de Sénart et lieusaint. Le lendemain matin, on trouvait, au coin du chemin de traverse qui coupe la grande route et même de Pouilly à Savigny, la voiture pillée, deux chevaux attachés à un arbre, non loin de là, le cadavre du postillon, déchiré de coups de sabre, et celui d'Excoffon, la gorge coupée, percée de trois coups de poignard. Le troisième cheval, qui avait disparu, fut retrouvé le lendemain, errant dans une rue de Paris.

Les soupçons du juge Daubenton, commis à l'instruction, se portèrent d'abord sur un certain Couriol, qui fut arrêté. Un ami de ce dernier, Guenot, convoqué par le juge, se rendit à l'invitation de celui-ci, accompagné de son ami Lesurques, un honorable rentier, rencontré par hasard le même jour. Or parmi les personnes convoquées par Daubenton, se trouvaient deux filles d'auberge qui, le 27 avril, avaient servi à boire, à Montgeron, à quatre cavaliers ; on avait la certitude que ceux-ci étaient les auteurs du crime. Elles crurent reconnaître Guenot et Lesurques ; Couriol, qu'on fit comparaître, fut de même formellement reconnu. Lesurques, Guenot, Couriol comparurent donc le 2 août 1906 devant le tribunal criminel de la Seine ; on leur adjoint deux autres accusés, Philippe Bruer et David Bernard. Lesurques fut condamné à mort ainsi que Bernard et Couriol. Les autres furent acquittés. Couriol n'avait cessé de protester de l'innocence de Lesurques.

Le tribunal ne tint pas compte des révélations faites par lui au lendemain du verdict. Il dénouçait notamment un certain Dubosq, dont il notait la grande ressemblance avec Lesurques, et les

sieurs Roussy, Vidal et Durochat ; ce dernier n'était autre que le mystérieux Laborde, le voyageur du courrier, qu'on n'avait pas retrouvé. Lesurques et ses coaccusés furent exécutés. Mais le juge Daubenton, frappé tardivement de l'énergie que Lesurques avait mise à nier, chercha si sa religion n'avait pas été surprise ; il put arrêter, huit mois après la mort de Lesurques, le fameux Durochat, dont il obtint de précieuses indications. D'après ce dernier, les auteurs du crime étaient Dubosq, Roussy, Bernard et lui. Durochat fut exécuté à Versailles le 21 août 1907 ; Vidal, arrêté plus tard, fut exécuté le 19 octobre 1908.

Dubosq fut enfin appréhendé. Il put s'échapper, se cassa une jambe dans sa fuite, fut repris, se sauva une seconde fois, et dépista toutes les recherches. Ce ne fut que deux ans plus tard qu'un policier amateur réussit à le livrer à la justice.

Son procès, où furent cités quatre-vingt-quatre témoins, ne révéla pas que Lesurques ait été innocent. Toutefois, un des premiers témoins, cause de la condamnation de Lesurques, déclara s'être trompé, et reconnut formellement Dubosq, lorsqu'on l'eut coiffé d'une perruque blonde. Ainsi coiffé, le bandit présentait une indéniable ressemblance avec Lesurques. Dubosq fut condamné et exécuté, le 24 février 1910. Mais il ne voulut rien dire, et jusqu'à sa mort garda son secret.

Les héritiers de Lesurques tentèrent à plusieurs reprises de faire réhabiliter celui qu'ils considéraient comme la victime d'une erreur judiciaire. Il n'y eut pas réussi, et ont dû se contenter de la réparation qu'a fait à la mémoire de Lesurques un mélodrame célèbre.

Les Indiens d'Amérique.

On sait depuis longtemps que les vieilles races d'Amérique diminuent de jour en jour, refoulées et détruites par le progrès de la civilisation ; mais des documents officiels viennent de permettre, pour la première fois, de citer des chiffres précis. Ces statistiques ont été établies par le docteur M. H. Forster, médecin au service de l'Etat, et elles ont été soumises au Congrès de Washington. Les observations du docteur n'ont porté que sur les Indiens de l'Alaska ; mais elles confirment à peu près les renseignements qu'on a sur les Peaux-Rouges qui vivent dans les réserves indiennes du Sud ; elles peuvent donc être considérées comme une moyenne. Tandis que la mortalité générale, dans les Etats-Unis, est de 22 à 23 pour 1,000, elle atteint chez les Indiens, le chiffre formidable de 85,4 pour 1,000. Ce déficit était atténué jusqu'en ces derniers temps par une natalité de 72,3 ; mais les naissances deviennent chaque année moins nombreuses et les nouveaux-nés moins robustes. Depuis dix ans, la population autochtone a décliné de 14 pour 100 et, si cette décadence continue, si les conditions d'existence des Indiens ne sont pas modifiées, on calcule que leur race sera entièrement disparue du nord de l'Amérique dans soixante ou soixante-dix ans. La cause principale de cette mortalité est la phthisie pulmonaire. Les dernières recherches ont prouvé qu'elle est encore beaucoup plus commune qu'on ne croyait le savoir ; la proportion des Indiens tuberculeux, dans les différents centres, oscille entre 30 et 50 pour 100. Aussi le docteur Forster conclut-il en proposant au Congrès américain la création de sanatoria spéciaux à l'usage des Indiens, comme le

seul moyen de sauver les derniers restes de la race rouge.

Les dirigeables au combat.

Un correspondant du "Corriere della Sera" mande de Tripoli une description du bombardement opéré du haut des airs, par deux dirigeables militaires italiens, des campements turco-araabes de Suani-Benni-Aden. Il rapporte d'abord la reconnaissance du terrain opérée par les aéroplanes et par une première sortie des dirigeables ; puis le départ des deux vaisseaux aériens dont chacun emporte quatre hommes et la petite provision de projectiles au moyen desquels les aéroliers vont attaquer des milliers d'ennemis.

Les dirigeables sont disparus vers le sud, tout petits points qui emportent un si grand espoir. Du lointain parvient le bruit assourdissant d'explosions. Les soldats tendent l'oreille. Ils se haussent sur la pointe des pieds comme s'ils allaient pouvoir pénétrer du regard plus au fond du désert. "On se bat !" se disent-ils l'un à l'autre, les yeux agrandis par l'anxiété de ce qui se passe par delà l'horizon. Enfin voici les deux dirigeables. Ils grossissent à l'approche. Ils prennent terre. Les huit marins de l'air débarquent. Ils sont indemnes, gais et affamés. Une fois qu'ils ont satisfait leur appétit aiguisé par l'air des hauteurs, le correspondant du journal milanais recueille de l'un d'eux le récit suivant : "Ils sont partis peu après 10 heures, le P. 2 en tête, le P. 3 suivant à un kilomètre en arrière. Le pays au-dessous d'eux est désert. Personne sur la piste de Tripoli à Azzia, personne à droite ni à gauche aussi loin qu'on peut voir. Vers 11 heures, ils aperçoivent des lignes verdâtres et des groupes de points sombres : ce sont les campements de Suani-Benni-Aden. La terre commence à s'animer. Des groupes d'Arabes quittent précipitamment leurs tentes et s'éparpillent. La fusillade commence. Le bruit en fut couvert par le roulement des hélices ; mais on vit les petits nuages de fumée paraître et se dissiper. Les dirigeables n'en ont cure. Ils mettent le cap sur un premier groupe de 37 tentes disposées en carré régulier. Alors le désordre augmente. Les hommes courent en tous sens. La fusillade redouble. Quelques projectiles viennent mourir contre l'enveloppe du ballon et retombent sans y pénétrer. Un demi-millier de soldats turcs sont sortis du camp. Ils forment maintenant un cordon fermé à l'entour et font des feux de salve au commandement que donnent par gestes trois bonhommes qui doivent être des officiers. De partout l'on tire, presque partout l'on fuit. Puis les fuyards s'arrêtent, des groupes se reforment, les décharges recommencent pressées. Le P. 2 est au-dessus du campement. Il laisse tomber la première bombe qui tombe un peu en de hors. Les Turcs ne bougent pas et continuent de tirer. Alors, à intervalles mesurés, de 50 en 50 mètres, quatre nouvelles bombes sont jetées du P. 2. Elles tombent au milieu des tentes, les abattent et les déchirent. Des hommes tombent. Le carré se rompt. On aperçoit, à travers le nuage provoqué par l'explosion, des gens qui reçoivent et emportent les morts. Le dirigeable se dirige ensuite au-dessus du grand dour des tentes bédoouines, puis découvre un autre campement turc et y laisse

choir cinq nouvelles bombes qui abattent hommes et tentes. Le "P. 3" suit toujours le "P. 2" qui traverse la "caravanière" et lance des bombes sur un troisième campement de 37 tentes, que les éclaireurs n'avaient pas signalé la veille. Partout les projectiles tombent avec sûreté et causent des effets formidables. Tous les campements sont bouleversés, et comme volatilisés au milieu des tourbillons de fumée et de sable. Sur un rayon de deux kilomètres la terre fourmille d'hommes qui fuient et qui tirent. Des bandes de chameaux et de chevaux galopent çà et là, augmentant la confusion. On peut estimer à 8000 hommes la population militaire de Suani-Benni-Aden. Mais voici qu'un cinquième campement apparaît proche du quatrième. Les dirigeables qui allaient s'éloigner se portent au-dessus de lui. Déjà les bombes sont prêtes et les mâches parées quand des hommes sortent en tête de la tente centrale et étendent précipitamment cinq grands draps en forme de croix. C'est un campement hôpital. Les mâches sont retirées, les bombes replacées dans leur caisson. Les deux dirigeables viennent et retournent à Tripoli. De l'un à l'autre un cri s'échange : "Viva l'Italia !"

Un Prophète. Jakob Bury, de Königsbush, en Silésie, ancien ouvrier mineur, imagina de s'établir prophète. C'est un métier de plus en plus répandu, et fort lucratif, si l'on en croit les succès du Père Antoine, par exemple. Bury aménagea dans sa demeure une sorte de chapelle aux murs tapissés d'"ex voto". Il fit annoncer qu'il était doué de "forces supérieures" et capable de prédire l'avenir. Bientôt, on ne parla plus dans tout le pays que du prophète. La clientèle afflua et Bury, homme pratique, fit des recettes s'élevant à 40.000 mark par mois. La police estima qu'il fallait mettre fin à ce scandale. Mais il fallait pincer le Prophète en flagrant délit. A cet effet, un policier se travestit en paysan silésien et vint lui demander s'il ne pourrait délivrer sa défunte femme du purgatoire. Bien entendu, Bury répondit que ce ne serait là qu'un jeu. Seulement, il commit l'imprudence de réclamer 250 mark pour cette opération. C'est ce que voulait le policier, qui arrêta le Prophète et le conduisit, malgré les "forces supérieures", devant le procureur royal. Les partisans du Prophète organisèrent un grand meeting de protestation.

Un centenaire. M. Petersen, de Copenhague, l'homme le plus vieux du Danemark — il a cent huit ans — est un ancien ouvrier à l'arsenal. Quand il célébra ses cent ans, le roi en personne vint lui présenter ses félicitations, et, depuis lors, tous les ans, un haut fonctionnaire apporte à Petersen "un cadeau" et doit faire au roi un rapport sur l'étonnant centenaire. Celui-ci, interrogé sur ses besoins, répondit, il y a quelques années : "Je voudrais être nommé "assesseur militaire". Ce titre est conféré aux anciens sous-officiers pour bons et loyaux services, et entraîne le droit de porter un bel uniforme. Le roi vient enfin d'accéder à la demande illégale de Petersen et pour un bout de temps, il paraît.

J'ai acheté une conduite, j'veux plus gouter. Sage comme une image. — Ah ! tant mieux, papa ! C'est ça qui fera plaisir à madame le docteur. Justement, elle doit venir ce matin. — Tu lui diras le bonjour de ma part, et que c'est une brave femme. Quoique ça soye pas malin de donner quatre sous quand on est censé d'or. Là-dessus, j'me défile. A ce soir ! A ce soir, la vieille ! Mère Quénu somnolait. Elle ne répondit pas. L'ouvrier descendit lentement l'escalier et, sans vouloir remarquer les devancures des "bistrottes" qui lui adressaient des invites, fâtant au fond de son gousset la pièce de vingt sous qui composait toute sa fortune, il se mit en route. Quelqu'un guettait son départ, derrière la vitre sale d'un caboulot adjoint à la boutique d'un charbonnier. Ce caboulot était situé juste en face de la maison habitée par Quénu. Quand le Tondou parut sur le trottoir, l'homme à qui il inspirait une telle sollicitude, acheva rapidement de vider son verre et sortit. Cet homme ressemblait terriblement au brave Onésime Cornifard de la veille, mais il ne por-

tail plus de costume de terrassier : cotte et veste de toile bleue, gros souliers ferrés couverts de boue.

Il était vêtu comme un des petits bourgeois du quartier. Le chapeau melon avait remplacé la casquette.

Le Tondou, au lieu de gagner directement la plus proche station du chemin de fer de Ceinture, erra d'abord un moment le long des voies tranquilles qui avoisinent les fortifications. Onésime, qui le suivait de loin, n'osait trop se montrer par crainte d'être reconnu. Or, dans ce quartier, les passants sont relativement rares.

Enfin, ayant sans doute affirmé sa résolution, Quénu se dirigea vers la porte du Pré-Saint-Gervais. Cornifard le vit avec une satisfaction non dissimulée, pénétrer dans la gare.

Alors il se frotta les mains. — Va bien. Nous en avons pour deux heures au moins. C'est ce qu'il faut, murmura-t-il. Retournant sur ses pas, il remonta en flânant vers la rue des Lilles.

De temps à autre il consultait sa montre. Lorsqu'elle marqua dix heures et demie, il pressa le pas, sachant que chaque matin, à cette heure, la concierge de l'immeuble où logeait les Quénu, sortait pour faire ses provisions. Effectivement, la vieille femme parut sur le pas de sa porte, à la

THEATRE GREENWALL.

Les deux dernières représentations de l'Odyssee d'Homère, au cinématographe, ont été données hier au Greenwall. Un programme entièrement nouveau sera mis à l'affiche cet après-midi.

ORPHEUM.

Le public se porte toujours en foule à l'Orpheum pour assister à l'excellent spectacle de vaudeville qui y tient l'affiche depuis le commencement de la semaine. La princesse Rajah, dont les danses sont des plus intéressantes, est particulièrement applaudie. Changement de programme lundi.

TULANE.

La saison au théâtre Tulane prendra fin après les deux représentations d'aujourd'hui. Il y aura sans doute un public nombreux pour contempler une dernière fois les tableaux cinématographiques représentant Sarah Bernhardt et Réjane.

CRESCENT.

Le comique George Sidney ("Busy Izzy") donne aujourd'hui ses deux dernières représentations au Crescent, après lesquelles les portes de ce théâtre se fermeront jusqu'à la saison prochaine.

Revue des Deux Mondes

- 15, rue de l'Université, Paris. — SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er AVRIL 1912. I. — Stéphanie première partie, par M. Paul Adam. II. — Bismarck et la Papauté — La Paix (1878-1894). — III. — La Première Loi Réparatrice, par M. Georges Guyau. III. — La Nouvelle Couvée (Lettres à Françoise), première partie, par M. Marcel Prévost, de l'Académie française. IV. — Esquisses Contemporaines. — par M. Jules Lemaitre. — I. — La Première Incarnation, par M. Victor Giraud. V. — Le Train de Malson Depuis Sept Siècles. — Les Domestiques, par M. le vicomte Georges d'Avenel. VI. — France et Allemagne. — 1895-1912, par M. René Pinon. VII. — Le Réalisme des Romantiques, par M. Emile Faguet, de l'Académie française. VIII. — Chronique de la Quinzaine. Histoire Politique, par M. Francis Charmes, de l'Académie Française. IX. — Bulletin Bibliographique.

Edition Hebdomadaire de "L'Abelle".

Nous publions régulièrement, le samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres — qui ont paru pendant la semaine, dans "L'Abelle" quotidienne. Cette édition, complète sous tous les rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui demeurent, dans leurs amis ou correspondants européens, au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.

Feuilleton

—DB— L'ABELLE DE LA N. O.

Le 35 Commencé le 24 février 1912

Chasseur Mandit

GRAND ROMAN INEDIT Par ELY MONTCLERC

SECONDE PARTIE

IV

Suisse.

—Tape! On y sera. Comment que tu l'appelles ? L'homme répondit dans un rire naïf :

—Cornifard que j'm'appelle, Onésime Cornifard... C'est drôle pas ?

—Cornifard! Cornifard! clamèrent les ivrognes. Cornifard l'air idiot, mais t'es un frère. Assois-toi avec nous, et trinçons.

—J'ai jamais vu, t'es pas du quartier ? Interrogea le Tondou qui examinait l'ouvrier d'un regard soupçonneux.

—Non, fit Onésime, j'aie de Montroque, seulement j'ai ma sœur qu'est servante chez des bourgeois, rue Compans, et j'attends qu'il soit l'heure d'aller la voir.

—T'es pas de Pantruche non plus ? T'es l'accent étranger. —Jerois bien... j'aie du Potton, ma sœur aussi dame ! Y a seulement deux ans qu'on habite Paris.

—C'est donc ça. Alors explique. Tu dis que pour l'honiot, faut aller à Saint-Denis ? —Oui, tu suivras la voie du chemin de fer. Nous sommes juste entre Saint-Denis et Epinay. Viens comme je t'ai dit. Tu demanderas Onésime Cornifard. A la reprise je te mènerai au conducteur.

Y'embauchera, j'en suis sûr, parce qu'il a beaucoup confiance en moi. —T'abats de la besogne toi, hein ? dit amèrement le Tondou. Ah! bougre d'abruti va ! t'es bien de la graine de coasse qu'on exploite.

—Faut manger, mon poteau, inéme Cornifard avec doœur. Ta vois, toi, tu te rebiffes, et après, faut quand même rappiquer un turbin... Alors... avant mieux n'en pas perdre l'habitude.

Mais tu serais bien gentil à ton tour de me dire comment que tu l'appelles, et quel est ton état... Si je veux te recommander, j'ai besoin de savoir.

—Nature ! Le Tondou c'est un surnom, j'aie Charles Quénu, ouvrier fumiste, et un bon vrai ! Seulement, parait que j'ai un poil dans la main, plus qu'un poil, une perruque.

J'reste rue des Lilles, avec ma goasse, vu que j'aie vuuf, et ma vieille daronne qu'est en train de olaquer.

—La misère alors ? Quénu haussa les épaules. —Pour moi tout seul. Le vieillard et le même ont ce qu'il faut. On les soigne, on les dorlote... Y a qu'à moi qu'on donne rien ! Petit à petit, l'entretien dégénérait en duo, et les deux hommes en arrivaient à parler sur un ton confidentiel, amical même.

De sorte que les autres ayant assez bu, disparurent, laissant en tête à tête les deux nouveaux camarades. Cornifard était décidément un bon garçon. Il offrit à dîner. Le Tondou ne se fit pas prier pour accepter.

Il morrait de faim, et les deux

absinthes qu'il venait de boire là avaient encore enraillé l'estomac. Aussé fit-il grand honneur à la cuisine du père Buit-sans-soif.

—Maintenant, dit Onésime, quand ils se feront bien empiffrés, faut que j'aille retrouver ma sœur. Je te lâche, mon poteau. Mais demain matin, n'oublie pas surtout !

—As pas peur ; faut bien que j'me range des voitures, puisqu'y a pas moyen de croûter autrement. Demain, à onze heures, j'irai là-bas.

Seulement... ajouta le Tondou, en se grattant la tête. —Seulement, quoi ? —J'aime mieux prendre le chemin de fer que mes pattes, pour aller à Saint-Denis, mais... j'ai pas un rond.

Alors, et l'états un frère, tu m'avancerais... Cornifard sortit de sa poche une pièce de un franc, et la tendit majestueusement à son nouveau camarade.

Tiens ! fit-il, voilà vingt ronds. Avec ça, tu peux faire. Et je vas te mettre à ta porte pour être certain que tu ne les boiras pas. Sans ça, demain je pourrais t'attendre ! Alors, vois-tu ma tête ?

Parler en faveur d'un copain, et qu'il vous pile du potvre ? Ça serait un sale coup, mon vieux, hein ? —Finaque c'est juré. Quand il faut, on est sérieux !

Le brave Poitevin régla l'addition, pais, fidèle à sa promesse, il escorta le Tondou jusqu'à un seuil de sa demeure, rue des Lilles.

Il revint ensuite sur ses pas, et se perdit dans la foule qui encombre la bruyante rue de Belleville.

Le lendemain, chose insolite, Charles Quénu se leva tôt et fit une toilette soignée, aussi soignée de moins que le comportait l'état présoire de sa garde-robe.

Déjà sa fille, la petite Justine s'activait au ménage, car elle avait pris à cœur son rôle, elle était ravie de posséder une robe neuve dont son père ignorait l'existence — plus ravie encore de savoir que chaque semaine, la doctoresse Reynier mettait fidèlement de côté à cinq centimes, une belle pièce de cinq francs.

En outre, Françoise lui avait promis de la prendre quand sa grand-mère serait morte, de s'installer à elle, de lui faire enseigner un état, et toutes ces belles perspectives enchantaient l'enfant.

Restait à savoir combien de temps durerait son zèle. L'important est qu'elle soignait attentivement la vieille femme. Celle-ci s'affaiblissait chaque jour un peu plus. Mais au moins elle ne manquait de rien.

—Tu sais la goasse, dit Quénu à sa fille, j'travaille à partir d'aujourd'hui ! —Vrai, papa ? —Vrai ! On va m'embaucher,

et pour un bout de temps, il paraît.

J'ai acheté une conduite, j'veux plus gouter. Sage comme une image. — Ah ! tant mieux, papa ! C'est ça qui fera plaisir à madame le docteur.

Justement, elle doit venir ce matin. — Tu lui diras le bonjour de ma part, et que c'est une brave femme.

Quoique ça soye pas malin de donner quatre sous quand on est censé d'or. Là-dessus, j'me défile. A ce soir ! A ce soir, la vieille ! Mère Quénu somnolait. Elle ne répondit pas.

L'ouvrier descendit lentement l'escalier et, sans vouloir remarquer les devancures des "bistrottes" qui lui adressaient des invites, fâtant au fond de son gousset la pièce de vingt sous qui composait toute sa fortune, il se mit en route.

Quelqu'un guettait son départ, derrière la vitre sale d'un caboulot adjoint à la boutique d'un charbonnier. Ce caboulot était situé juste en face de la maison habitée par Quénu. Quand le Tondou parut sur le trottoir, l'homme à qui il inspirait une telle sollicitude, acheva rapidement de vider son verre et sortit. Cet homme ressemblait terriblement au brave Onésime Cornifard de la veille, mais il ne por-

tail plus de costume de terrassier : cotte et veste de toile bleue, gros souliers ferrés couverts de boue.